

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME CINQUIÈME.

△

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME V.

AVA 1830

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.



L'aspect change : un bruit sourd retentit dans les montagnes ; des éclairs sillonnent les nuages , et jettent leur lueur sur le paysage.

RUODI le pêcheur sort de sa cabane ; **WERNI** le chasseur descend des rochers ; **KUONI** le berger arrive, portant sur son épaule un vase de lait ; **SEPPI**, son jeune valet, le suit.

RUODI.

Hâte-toi, Jenny, ramène la barque, la terrible tempête gronde dans le lointain et s'approche de nous ; l'aiguille du rocher se couvre de son chapeau de nuages ; un vent froid arrive du passage de la caverne ; l'orage va éclater et nous surprendre.

KUONI.

La pluie vient, batelier. Mes troupeaux broutent l'herbe avec avidité, et mes chiens grattent la terre.

RUODI.

Les poissons s'élancent au-dessus de l'eau, la poule d'eau plonge dans le lac, l'orage vient à nous.

KUONI, à son jeune valet.

Écoutons, Seppi, pour savoir si le troupeau ne s'est pas dispersé.

SEPPI.

J'entends la sonnette de Lisette la brune.

KUONI.

Ainsi il n'en manque aucune, car elle vient toujours la dernière.

RUODI.

Bergers, les sonnettes de vos bestiaux ont un beau son.

WERNI.

Et vous avez de superbes bestiaux. Le troupeau vous appartient-il, mon ami ?

KUONI.

Je ne suis pas si riche ; il appartient à monseigneur de Attinghausen , et on me l'a confié.

RUODI.

Quel beau collier cette vache porte suspendu à son col !

KUONI.

Elle sait bien que c'est parce qu'elle conduit le troupeau. Si je le lui ôtais, elle ne voudrait plus manger.

RUODI.

Cela n'est pas possible. Un animal sans raison !

WERNI.

Voilà qui est bientôt dit ; les animaux ont aussi leur raison ; nous le savons bien nous autres chasseurs de chamois. Quand ils vont paître dans une prairie, ils placent en avant une sentinelle qui prête l'oreille et qui les avertit par un sifflement aigu dès que le chasseur approche.

RUODI, au berger.

Retournez-vous maintenant à la maison ?

KUONI.

Oui , la saison des pâturages de montagne est finie.

WERNI.

Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI.

Je vous en souhaite autant; on ne revient pas toujours de vos courses.

RUODI.

Un homme vient à nous courant à toute hâte.

WERNI.

Je le connais, c'est Baumgarten de Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN se précipite vers eux, tout essouffé.

Au nom de Dieu, pêcheur, votre bateau!

RUODI.

Et quoi! qui vous presse tant?

BAUMGARTEN.

Détachez le bateau, vous me sauverez la vie, passez-moi sur l'autre bord.

KUONI.

Ami, qu'avez-vous?

WERNI.

Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN, au pêcheur.

Vite, vite, ils sont déjà sur mes pas; les cavaliers du gouverneur me poursuivent; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI.

Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN.

Délivrez-moi d'abord, puis je vous le dirai.

WERNI.

Vous êtes taché de sang, d'où vient cela ?

BAUMGARTEN.

Du bailli de l'empereur qui demeure sur le Rossberg.

KUONI.

Wolfenschiessen ! est-ce lui qui vous poursuit ?

BAUMGARTEN.

Celui-là n'est plus à craindre, je l'ai tué.

TOUS se retirent étonnés.

Que Dieu vous fasse grâce ! qu'avez-vous fait ?

BAUMGARTEN.

Ce que tout brave homme eût fait à ma place ; j'ai vengé mon bon droit sur celui qui a attenté à mon honneur et à ma femme.

KUONI.

Le bailli a attenté à votre honneur ?

BAUMGARTEN.

Dieu et ma hache l'ont empêché d'accomplir ses infâmes desseins.

WERNI.

Vous avez abattu sa tête, de votre hache ?

KUONI.

Oh ! racontez-nous toute l'aventure, vous en aurez le temps avant que le bateau ait été détaché du bord.

BAUMGARTEN.

J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme est accourue dans une mortelle angoisse : elle

(Le tonnerre et le bruit de l'orage continuent.)

RUODI.

Vous voyez comme les vagues sont hautes ; je ne pourrais pas lutter contre les flots et la tempête.

BAUMGARTEN tombe à genoux.

Que Dieu n'ait pas plus pitié de vous , que vous n'en avez de moi !

WERNI.

Il y va de sa vie ; soyez compatissant , batelier.

KUONI.

C'est un père de famille ; il a une femme et des enfans.

RUODI.

Eh quoi ! J'ai aussi une vie à perdre ; j'ai comme lui une femme et des enfans. Voyez la fureur de la tempête , les tourbillons des vagues , et l'eau qui rugit dans les abîmes du lac. Je voudrais sauver ce brave homme ; mais cela est impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN.

Il faut donc tomber dans les mains des ennemis ; et le rivage qui me servirait d'asile est là devant mes yeux ! Il est là ; mes regards y atteignent ; le son de ma voix y parvient ; un bateau est ici qui m'y porterait ! et il faut que je demeure sans secours et sans espoir !

KUONI.

Qui vient vers nous ?

WERNI.

C'est Guillaume Tell de Burglen.

montez à cheval; si vous vous hâtez, vous pourrez encore le joindre.

SECOND CAVALIER.

Malédiction ! il s'est échappé.

PREMIER CAVALIER, au pêcheur et au berger.

Vous lui avez prêté assistance, vous en porterez la peine. Qu'on tombe sur leurs troupeaux, qu'on démolisse leurs cabanes, qu'on y mette le feu, qu'on les détruise.

SEPPI s'enfuyant.

O mes agneaux !

KUONI le suit.

Malheur à moi ! mon troupeau !

WERNI.

Les scélérats !

RUODI, se tordant les mains.

Justice du ciel ! quand paraîtra le libérateur de cette contrée ?

(Il les suit.)

SCÈNE II.

La scène est à Stein, près de Schwitz. Un tilleul est planté devant la porte de la maison de Stauffacher, sur le grand chemin, non loin du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFFER de Lucerne. Ils arrivent en causant.

PFEIFFER.

Oui, oui, seigneur Stauffacher, comme je vous le dis, ne prêtez pas serment à l'Autriche tant que vous pourrez l'éviter. Restez courageusement et

l'hiver dans de bonnes étables. Votre maison s'élève comme un noble manoir; elle est bâtie d'un bois neuf et choisi, assemblé avec soin et placé avec symétrie; un grand nombre de fenêtres la font paraître brillante et commode; des écussons peints de diverses couleurs servent encore à l'orner, et de sages sentences y sont inscrites, que le voyageur lit en ralentissant sa marche et dont il admire le sens.

STAUFFACHER.

Il est vrai, cette maison est belle et bien construite, cependant, hélas!... elle manque de fondemens.

GERTRUDE.

Cher Werner, qu'entendez-vous par-là?

STAUFFACHER.

J'étais dernièrement assis sous ce tilleul comme aujourd'hui, et je songeais avec plaisir que ma belle maison était terminée, quand le gouverneur arriva de Kussnacht, son séjour, escorté d'une troupe de cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison et la regarda. Je me levai sur-le-champ, et j'allai, comme il convenait, me présenter respectueusement devant celui qui représente en notre pays la puissance souveraine de l'empereur. « A qui est cette maison? » demanda-t-il méchamment, car il le savait bien; j'hésitai un instant et lui repartis ainsi : « Cette maison, monseigneur, appartient à monseigneur l'empereur, mon maître et le vôtre, et je la tiens en fief. » Il répondit : « J'exerce le pouvoir à la place de l'empereur, et je ne veux pas que des paysans bâtissent ici de leur propre chef, et vivent

tous les trois sur les moyens de nous défendre contre nos ennemis. Adieu , et , puisque je m'éloigne , conduis avec prudence les affaires de la maison ; donne généreusement au pèlerin qui continue son pieux voyage , au moine qui demande pour son couvent , et qu'ils ne manquent de rien en partant. La maison de Stauffacher n'est point cachée , elle s'élève comme un toit hospitalier , ouvert sur le grand chemin aux passans qui la voient.

(Pendant qu'ils s'éloignent vers le fond de la scène, Tell et Baumgarten arrivent sur le devant du théâtre.)

TELL, à Baumgarten.

Vous n'avez maintenant rien à craindre. Entrez dans cette maison ; là habite Stauffacher , le père des malheureux. Voyez , le voici lui-même ; suivez-moi , venez.

(Ils vont à lui. La scène change.)

SCÈNE III.

Une place publique d'Altdorf. Sur une hauteur, au fond de la scène, on voit s'élever un fort ; la construction est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme du bâtiment ; la partie la plus reculée est terminée ; sur le devant, des échafauds sont dressés ; des ouvriers sont sur l'échafaud, et au dessous ; un couvreur est suspendu sur un toit ; tout est en mouvement pour le travail.

LE PIQUEUR de la corvée ; LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANOEUVRES.

LE PIQUEUR, avec son bâton, menace les ouvriers et les excite.

Allons, pas de repos ; vite, apportez les pierres, la chaux, le mortier. Quand monseigneur le gouverneur viendra, il faut qu'il trouve l'ouvrage avancé. Vous allez comme des tortues. (*A deux ouvriers qui portent quelque chose.*) Vous appelez cela être chargé ! il fallait en mettre le double : chacun voudrait voler sa tâche.

PREMIER COMPAGNON.

Il est bien dur de transporter nous-mêmes les pierres de notre prison.

LE PIQUEUR.

Que murmurez-vous ? C'est un mauvais peuple qui n'est bon qu'à traire les vaches, et à promener sa paresse sur les montagnes.

UN VIEILLARD s'asseyant.

Je n'en puis plus.

Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez ; allons nous concerter avec les autres.

(Ils se retirent vers le fond du théâtre.)

TELL, à Stauffacher.

Eh bien ! vous venez d'entendre ? Adieu , seigneur Werner.

STAUFFACHER.

Où voulez-vous aller ? Oh ! ne quittez pas si vite ces lieux.

TELL.

Mes enfans attendent leur père ; adieu !

STAUFFACHER.

Mon cœur est plein ; il a besoin de s'épancher vers vous.

TELL.

Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

STAUFFACHER.

Cependant les paroles pourraient nous conduire aux effets.

TELL.

Tout ce qu'il faut maintenant , c'est de la résignation et du silence.

STAUFFACHER.

Peut-on souffrir ce qui est insupportable ?

TELL.

Les plus violentes tyrannies sont celles qui durent le moins ; quand l'ouragan s'élève, on éteint les feux, les barques se hâtent de chercher un asile, et le

TELL lui prend la main.

Tell, qui se jette au secours d'un agneau tombé dans un précipice, pourrait-il délaisser ses amis? Mais dans ce que vous faites, laissez-moi m'éloigner de vos conseils; je ne saurais discuter et délibérer avec lenteur. Si vous avez besoin de moi dans l'exécution de quelque dessein, alors appelez Tell; il ne vous manquera pas.

(Ils s'en vont de différens côtés; un tumulte soudain s'élève autour de l'échafaud.)

LE TAILLEUR DE PIERRES s'avance précipitamment.

Qu'est-ce?

LE PREMIER COMPAGNON accourt en criant.

Le couvreur est tombé de son toit.

(Berthe arrive; elle est suivie de quelques personnes.)

BERTHE se précipite vers lui.

Est-il fracassé? Accourez, secourez-le, sauvez-le; si on peut le secourir, voilà de l'or.

(Elle jette ses bijoux parmi le peuple.)

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Votre or!... Vous payez tout avec de l'or; mais quand vous avez ôté à des enfans leur père, à une épouse son mari, quand vous avez répandu le désespoir sur cette terre, pensez-vous tout réparer avec de l'or? Allez, nous étions heureux avant que vous arrivassiez ici; avec vous sont venus tous les malheurs.

BERTHE, au piqueur.

Vit-il encore? (*Le piqueur lui fait signe que non*). Misérable château, bâti avec malédiction. Tes habitans l'éprouveront, cette malédiction!

(Elle s'en va.)

WALTHER FURST.

O mon ami , cela vous apprend tout !

STAUFFACHER.

Jamais une pareille chose n'est arrivée dans Uri ; de mémoire d'homme il ne s'est vu de prison ici ; jamais rien n'y a été construit en pierre que des tombeaux.

WALTHER FURST.

Vous l'appellez par son nom ; c'est le tombeau de notre liberté.

STAUFFACHER.

Seigneur Walther Furst , je ne vous cacherai point que je ne suis pas venu ici pour de frivoles motifs ; de cruels soins m'occupent. J'ai quitté un lieu opprimé , je retrouve l'oppression ici. Ce que nous endurons est devenu tout-à-fait insupportable , et l'on ne voit aucun terme à ces vexations. Depuis nos premiers ancêtres jusqu'à nous , la Suisse a toujours été libre : nous sommes accoutumés à être gouvernés avec douceur ; et jamais , depuis que les bergers parcourent ces montagnes , de telles choses ne s'étaient vues dans cette contrée.

WALTHER FURST.

Oui , une pareille domination est sans exemple ici : aussi notre noble seigneur d'Attinghausen , lui qui a vu encore les anciens temps , dit lui-même que ceci ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER.

Là-bas aussi , à Unterwald , il s'est passé de tristes choses , et qui attirent une sanglante vengeance : le bailli de l'empereur , à Wolfenschiessen ,

celui qui habite sur le Rossberg, s'est livré à d'illégitimes désirs pour la femme de Baumgarten d'Alzellen; il a voulu employer une infâme violence, et le mari l'a tué avec sa hache.

WALTHER FURST.

O que les jugemens de Dieu sont justes! — Baumgarten, dites-vous? un homme qui est cependant modéré. Est-il maintenant sauvé et sûrement caché?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a sauvé en lui faisant traverser le lac, et je l'ai caché chez moi entre des rochers. Mais, ce que cet homme m'a appris d'horrible, c'est ce qui s'est passé à Sarnen; le cœur de tout honnête homme doit en saigner.

WALTHER FURST, avec attention.

Dites, qu'est-ce?

STAUFFACHER.

A l'entrée du Melchtal, auprès de Kerns, habite un homme juste qui se nomme Henry de Halden; ses paroles ont un grand crédit sur le peuple.

WALTHER FURST.

Qui ne le connaît pas? Eh bien, que lui est-il arrivé? achevez.

STAUFFACHER.

Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, a ordonné que l'on prendrait à la charrue ses deux plus beaux taureaux; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et s'est enfui.

WALTHER FURST, dans la plus grande anxiété.

Et le père, dites, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER.

Landenberg a ordonné au père de lui envoyer son fils sur-le-champ ; et comme le vieillard a protesté avec vérité qu'il n'avait point connaissance de la fuite de son fils, le gouverneur a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST s'élançe, et le conduit de l'autre côté de la scène

Oh ! silence ; n'ajoutez rien de plus.

STAUFFACHER, élevant la voix.

« Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais tu es en mon pouvoir ; qu'on l'étende par terre, et qu'on enfonce dans ses yeux une pointe d'acier. »

WALTHER FURST.

Ah ! miséricorde du ciel !

MELCHTAL s'élançe.

Dans ses yeux, dites-vous ?

STAUFFACHER surpris.

Quel est ce jeune homme ?

MELCHTAL le saisit avec un empressement convulsif.

Dans ses yeux?... Parlez.

WALTHER FURST.

Oh ! le malheureux.

STAUFFACHER.

Qui est-il ? (*Walther-Furst lui fait un signe.*)
Voilà le fils, ô justes dieux !

MELCHTAL.

Et j'étais absent ! — Dans les deux yeux !

WALTHER FURST.

Possédez-vous ; supportez cette douleur en homme.

MELCHTAL.

Et c'est à cause de mon imprudence, de mon emportement. Quoi ! aveugle tout-à-fait, aveugle entièrement ?

STAUFFACHER.

Je vous l'ai dit ; le foyer de ses regards est éteint, il ne verra jamais la lumière du soleil.

WALTHER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCHTAL.

Jamais !... plus jamais. (*Il met sa main sur ses yeux, et se tait un moment ; puis il va de l'un à l'autre, en parlant plus doucement, suffoqué par ses pleurs.*) O lumière du jour, le plus noble don des cieux !... Tous les êtres, les heureuses créatures vivent de lumière ; les plantes elles-mêmes cherchent la lumière avec amour ; et lui, il sera errant dans la nuit, dans une nuit qui ne finira pas ; il ne sera plus réjoui par la verdure des prés : l'émail des fleurs, leur éclat de pourpre ne frapperont plus ses regards. Mourir n'est rien ; mais vivre et ne plus voir, c'est là où est le malheur ! Pourquoi me regardez-vous avec tant de pitié ? Je jouis de mes yeux ; et je ne puis partager ce bonheur avec mon père aveugle ! je ne puis lui donner une goutte de cet océan de lumière éblouissante où nagent mes regards !

STAUFFACHER.

Votre père est plus malheureux encore. Hélas ! au

Schwitz se fera honneur d'obéir à l'antique alliance.

MELCHTAL.

J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun risquera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé et défendu par un autre. O respectables pères de la patrie ! moi, jeune homme, je me trouve entre vous qui avez l'expérience de tant de choses ; je devrais, dans le conseil, garder un modeste silence. Cependant, bien que je sois jeune et que j'aie peu vécu, ne dédaignez pas mes avis et mes discours : ce n'est pas l'emportement d'un jeune cœur qui m'inspire, c'est la profondeur de mon désespoir, l'exaltation d'une douleur qui attendrirait des cœurs de pierre. Vous êtes pères et chefs de famille ; vous souhaitez d'avoir un fils vertueux, qui honore un jour vos cheveux blancs, et dont les soins pieux défendent vos yeux contre les tyrans ? Hé bien, quoique vous n'avez rien souffert encore dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux jouissent encore pleinement de la lumière du jour, vous ne resterez pas étrangers à notre malheur. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur votre tête. Vous avez voulu éviter la domination autrichienne : c'était là tout le crime de mon père ; vous êtes coupables comme lui, et le même châtiment vous attend.

STAUFFACHER, à Walther Furst.

Décidez ; je suis prêt à vous imiter.

WALTHER FURST.

Il faudrait savoir ce que pensent les nobles sei-

WALTHER FURST.

Je ne puis y consentir. Vous êtes mon hôte ; je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTAL.

Laissez-moi partir ; je connais les sentiers et les passages des rochers. Je trouverai là-bas beaucoup d'amis qui me donneront asile , et me cacheront aux yeux des ennemis.

STAUFFACHER.

Laissez-le retourner sur l'autre rive , à la garde de Dieu ; il n'y rencontrera point de traîtres ; la tyrannie y est trop abhorrée pour trouver un seul instrument. Baumgarten devrait aussi nous aider à soulever le pays d'Unterwald et y recruter des amis.

MELCHTAL.

Comment nous donnerons-nous mutuellement des avis certains sans éveiller les soupçons des tyrans ?

STAUFFACHER.

Nous pourrons nous rassembler à Brunnen ou à Treib , au lieu où abordent les barques des marchands.

WALTHER FURST.

Ne nous occupons pas si ouvertement de notre dessein. Écoutez mon avis : à gauche du lac , en allant à Brunnen , vis-à-vis le Mytenstein , est une prairie entourée de bois. Parmi les bergers elle porte le nom de Rutli ; c'est un espace vide au milieu de la forêt. C'est là où est la limite d'Uri et d'Unterwald. (*A Stauffacher.*) Une barque légère vous conduira de Schwitz vers ce lieu , dans un court trajet ; nous nous

plus errer sur les montagnes. L'espace que je puis parcourir devient chaque jour plus étroit, jusqu'à ce que je parvienne au plus étroit et au dernier espace où la vie sera toute entière enfermée, et pour toujours. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, bientôt mon nom seul survivra.

KUONI, à Rudenz, en lui offrant la coupe.

Je vous la présente, jeune homme. (*Rudenz hésite à la prendre.*) Allons, buvez, nous n'avons qu'une même coupe et un même cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, mes enfans, et quand ce soir le travail sera fini, nous parlerons des affaires du pays. (*Les serviteurs s'en vont.*) Je te vois vêtu et prêt à partir. Tu veux aller à Altdorf, chez le gouverneur.

RUDENZ.

Oui, et je ne voudrais pas tarder plus long-temps.

ATTINGHAUSEN.

Es-tu donc si pressé? Le temps est-il mesuré si juste à ta jeunesse que tu ne puisses en épargner un moment pour ton vieil oncle?

RUDENZ.

Je sais que vous n'avez point affaire de moi; je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, après l'avoir long-temps regardé.

Oui, et cela est triste. Il est malheureux aussi que ta patrie te soit devenue étrangère. Ah! Ulrich! Ulrich! je ne te reconnais plus. Te voilà vêtu de soie; tu portes de brillantes plumes de paon; un

le précieux trésor de leur liberté? Traverse le lac, et va demander à Lucerne s'il est doux d'être sous la domination des Autrichiens. Ils viendront dénombrer nos troupeaux et notre bétail, arpenter nos Alpes, nous interdire la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts, placer des barrières sur nos ponts et à nos portes, nous appauvrir pour payer l'acquisition de leurs domaines, et demander notre sang pour soutenir leurs guerres. Non, si notre sang doit couler, du moins que ce soit pour nous ! La liberté nous coûterait moins cher que l'esclavage.

RUDENZ.

Comment pourrions-nous, avec un peuple de bergers, combattre les armées d'Albert ?

ATTINGHAUSEN.

Jeune homme, apprends à connaître ce peuple de bergers ; je le connais, moi ; je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre sous mes yeux à Favenz. Hé bien, qu'ils viennent pour nous soumettre au joug que nous sommes résolus à ne point supporter ! Ah ! ressouviens-toi de quelle race tu es sorti ; ne regrette pas pour une frivole vanité, pour un faux éclat, les dons précieux dont tu jouis. Être nommé chef d'un peuple libre qui ne se donnera à toi que par un sincère amour, qui te suivra avec dévouement au combat et à la mort : que ce soit là ton orgueil et ta noble gloire. Resserre les liens que t'a donnés ta naissance ; rattache-toi à la patrie, à la chère patrie ; qu'elle soit toute-puissante sur ton cœur. Ici ta force a de profondes racines, là-bas dans ce monde

SEWA.

Tout est désert.

MEIER.

Il n'y a encore ici aucun compatriote. C'est nous autres gens d'Unterwald qui arrivons les premiers.

MELCHTAL.

La nuit est-elle avancée ?

BAUMGARTEN.

Le veilleur de Selisberg vient de crier deux heures.

(On entend une cloche dans le lointain.)

MEIER.

Silence, écoutons.

BUHEL:

C'est la cloche de la chapelle des bois, qui sonne matines sur l'autre bord, vers Schwitz.

DE FLUE.

L'air est pur, et le son se fait entendre de loin.

MELCHTAL:

Allez, et allumez quelques branchages pour que la flamme dirige nos amis.

(Deux habitans s'éloignent.)

SEWA.

Le clair de lune est beau, le lac est uni comme une glace.

BUHEL.

Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED se retournant vers le lac.

Ah ! regardez, regardez là ; ne voyez-vous rien ?

treprise téméraire. (*Pendant ce temps, les autres conjurés se sont avancés et se sont rapprochés de Stauffacher et de Melchtal.*) Maintenant, dites-moi quels sont ces amis, ces hommes justes qui vous ont suivi. Faites que nous nous connaissions, pour que la confiance nous rapproche et que nos cœurs s'entendent.

MEIER.

Pour vous, seigneur Stauffacher, qui ne vous connaît pas dans les trois cantons? Moi je suis Meier de Sarnen, et ici voilà le fils de ma sœur, Ulrich de Winkelried.

STAUFFACHER.

Ce ne sont pas des noms inconnus que vous me nommez. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler : il laissa sa vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, seigneur Werner.

MELCHTAL, montrant deux de ses compagnons.

Ceux-là habitent par delà Unterwald. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les estimerez pas moins que s'ils étaient libres propriétaires, et, comme nous, maîtres absolus de leur héritage. Ils aiment la patrie, et jouissent depuis long-temps d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, à ces deux vassaux.

Donnez-moi la main. C'est un avantage précieux que de n'être possédé par personne; mais la droiture honore toutes les conditions.

CONRAD HUNN.

Voici le seigneur Reding, notre ancien landdamman.

MEIER.

Je le connais bien ; il est mon adversaire, et plaide avec moi pour une portion d'héritage. — Seigneur Reding, devant le juge nous sommes en discorde ; ici nous sommes amis.

(Il lui serre la main.)

STAUFFACHER.

Cela est bien parlé.

WINKELRIED.

Écoutez ; ils viennent. Entendez-vous la trompe d'Uri ?

(De droite à gauche, on voit descendre, du haut des rochers, des hommes armés qui portent des torches.)

MAUER.

Voyez ; c'est le pieux serviteur de Dieu, le digne curé, qui descend avec eux. La fatigue du chemin et l'obscurité de la nuit ne l'ont point rebuté ; le fidèle pasteur a suivi son troupeau.

BAUMGARTEN.

Petermann le sacristain, et le seigneur Walther Furst le suivent. Mais je n'aperçois point Tell dans cette troupe.

(Walther Furst, Rosselman, curé d'Uri, Kuoni le berger, Wernli le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres arrivent. L'assemblée est composée de trente-trois personnes. Tous s'avancent et se placent autour du feu.)

WALTHER FURST.

Sur notre propre terre, sur le sol de la patrie, nous voici forcés de nous cacher, de nous rassem-

LE CURÉ.

Ainsi, formons sur-le-champ un cercle, et l'on plantera les épées, signe de l'autorité.

MAUER.

Le landamman va prendre placé, et ses assesseurs se mettront à ses côtés.

SCHMIDT.

Nous sommes ici trois peuples ; auquel appartiendra-t-il de donner un chef à la confédération ?

MEIER.

Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur : nous autres d'Unterwald , nous renonçons librement à y prétendre.

MELCHTAL.

Oui, nous y renonçons ; nous sommes des supplians qui implorent le secours de leurs puissans amis.

STAUFFACHER.

C'est Uri qui a droit à l'épée ; sa bannière marche devant nous dans l'armée de l'Empire.

WALTHER FURST.

Non, cet honneur doit être le partage de Schwitz ; c'est la tige dont nous faisons tous gloire d'être des branches.

LE CURÉ.

Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz aura le pas dans les conseils , Uri à la guerre.

WALTHER FURST présente l'épée à Stauffacher.

Elle est à vous.

sa barque. Le lac était orageux , et l'on ne pouvait y naviguer. Ils examinèrent de plus près la contrée, y trouvèrent de belles et vastes forêts, y découvrirent des sources d'une eau pure, et crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils se décidèrent à s'y fixer : ils bâtirent l'ancien bourg de Schwitz, et, après bien des jours d'un rude travail, ils nettoyèrent le sol des innombrables racines de la forêt; puis, comme le territoire n'était plus suffisant pour la nombreuse population, ils s'étendirent sur l'autre rive jusqu'aux montagnes noires et même jusqu'aux sommets couverts de glaces éternelles, derrière lesquels se cache le Hassli où habitait un autre peuple parlant un autre langage. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans le Kernwald, et Altdorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine; et, parmi les races étrangères qui vinrent depuis s'établir sur cette terre, les Suisses se reconnaissent entre eux par le sang et par le cœur.

(Il étend la main à droite et à gauche.)

MAUER.

Oui, nous avons tous même sang et même cœur.

TOUS, en étendant la main.

Nous sommes un même peuple, et nous agissons de concert.

STAUFFACHER.

Les autres peuples portent un joug étranger, et se sont soumis à leurs vainqueurs; même sur nos frontières, il est beaucoup de lieux qui obéissent à une domination étrangère, et les pères y légueront

la servitude à leurs enfans. Mais nous, digne race des anciens Suisses, nous avons toujours conservé notre liberté ; jamais nous n'avons ployé le genou devant un prince, et c'est de notre gré que nous nous sommes placés sous la protection de l'empereur.

LE CURÉ.

Oui, c'est de notre plein gré que nous sommes unis à l'Empire pour notre défense et notre sûreté : cela est ainsi spécifié dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

Et en effet il n'est personne de si libre qui ne reconnaisse un seigneur ; un chef, un juge suprême est nécessaire pour qu'on puisse y avoir recours en cas de contestation. Aussi nos pères rendirent-ils hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la nature sauvage. Ils reconnurent pour leur seigneur le seigneur de l'Allemagne et de l'Italie, et, comme tous les hommes libres de l'Empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes. Car, tel est l'unique devoir d'un homme de condition franche : il défend l'Empire de même que l'Empire le protège.

MELCHTAL.

Toute autre obligation est un signe de servitude.

STAUFFACHER.

Lorsque l'arrière-ban marchait, nos pères suivaient la bannière impériale et combattaient dans les batailles : ils prenaient les armes pour accompagner les empereurs en Italie, et placer sur leur tête la couronne à Rome. Mais chez eux ils se gouver-

• MELCHTAL.

Ainsi soit. Que celui qui parlera d'obéir à l'Autriche demeure privé de tous ses droits et dépouillé de tout honneur ! qu'aucun des confédérés ne le reçoive près de son foyer !

TOUS lèvent la main droite.

Nous le voulons ainsi ; que ce soit une loi !

REDING, après un moment de silence.

Cela est arrêté.

LE CURÉ.

Oui, vous êtes libres ; cette loi montre que vous êtes libres. L'Autriche n'obtiendra pas par la violence ce que vous aviez déjà refusé à ses démarches amicales.

WEILER.

Continuons à nous occuper des affaires de ce jour.

REDING.

Confédérés, tous les moyens de persuasion ont-ils été essayés ? Peut-être le souverain ne connaît-il pas nos maux ; peut-être est-ce contre sa volonté que nous souffrons. Avant de tirer l'épée, nous devrions tenter comme dernier expédient de faire parvenir nos plaintes à son oreille. Même dans une cause juste, il est terrible d'employer la violence, et Dieu accorde son secours seulement lorsqu'on ne peut pas obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, à Conrad Hunn.

C'est à vous de donner des détails à ce sujet : parlez.

pereur ni droit , ni justice ; il faut n'avoir recours qu'à nous-mêmes.

REDING.

Il ne nous reste point d'autre ressource. Maintenant, avisons aux moyens les plus sages pour atteindre notre but.

WALTHER FURST s'avance dans le cercle.

Nous voulons nous soustraire à un joug abhorré ; nous voulons assurer les droits antiques que nous ont légués nos pères , mais non point en conquérir de nouveaux. Que ce qui appartient à l'empereur soit conservé à l'empereur ; que celui qui a un seigneur continue à le servir fidèlement suivant son devoir.

MEIER.

Je possède un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST

Vous continuerez à remplir vos obligations envers l'Autriche.

WEILER.

Je paie l'impôt au seigneur de Rappersweil.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à lui payer l'impôt et le cens.

LE CURÉ.

J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST.

Vous rendrez à l'église ce qui est à l'église.

STAUFFACHER.

Je relève directement de l'empire.

STAUFFACHER.

Je crains seulement la résistance opiniâtre de Gessler : il est redoutable et toujours entouré de gardes. Il ne quittera pas la place sans effusion de sang, et même, s'il est chassé, il sera encore à craindre pour notre pays. Il sera difficile et dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN.

Je veux me placer au lieu où le danger sera le plus grand ; j'exposerai volontiers pour mon pays cette vie que Tell a généreusement sauvée : j'ai vengé mon honneur, mon cœur en est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil ; sachez attendre patiemment ; on doit aussi se confier aux effets inattendus des circonstances ; mais tandis que nous sommes ici à délibérer, le sommet brillant des hautes montagnes nous avertit de l'approche du matin. Partons, séparons-nous avant d'être surpris par la lumière du jour.

WALTHER FURST.

Ne vous inquiétez pas, l'obscurité se dissipe lentement dans ces vallées.

(Tous, par un mouvement spontané, ôtent leur chapeau, et semblent saluer l'aurore avec un recueillement silencieux.)

LE CURÉ.

Au nom de cette lumière que le ciel nous envoie long-temps avant qu'elle ait pénétré les vapeurs épaisses des cités, faisons tous le serment de l'alliance nouvelle. Nous jurons ici de former un seul peuple de frères que les malheurs et les dangers ne sépareront jamais. (*Tous répètent le même serment en le*

WALTHER.

Où allez-vous, mon père ?

TELL.

A Altdorf, mon enfant. Veux-tu venir avec moi ?

WALTHER.

Oui, bien volontiers.

HEDWIGE.

Le baillif y est maintenant, ne va pas à Altdorf.

TELL.

Il en repart aujourd'hui.

HEDWIGE.

Attends qu'il en soit reparti, ne le fais pas souvenir de toi ; tu sais qu'il nous en veut.

TELL.

Sa mauvaise volonté ne peut me faire beaucoup de mal. Je vis en honnête homme, et ne crains aucun ennemi.

HEDWIGE.

Mais ce sont les honnêtes gens qu'il hait le plus.

TELL.

Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Mais moi, il me laissera en paix, je le crois.

HEDWIGE.

Et comment le sais-tu ?

TELL.

Il n'y a pas long-temps que je chassais dans la vallée sauvage du Schachen, loin des traces des hommes. Je suivais seul un sentier taillé dans le roc, il fal-

TELL.

Peux-tu ainsi t'inquiéter sans aucun motif?

HEDWIGE.

Aucun motif! Tell, demeure, je te prie.

TELL.

J'ai promis d'y aller, chère amie.

HEDWIGE.

Puisqu'il le faut, va; mais du moins laisse-moi l'enfant.

WALTHER.

Non, je veux aller avec mon père.

HEDWIGE.

Walther, tu veux laisser ta mère?

WALTHER.

Je rapporterai quelque chose de beau de chez mon grand-père.

(Il part avec son père.)

GUILLAUME.

Ma mère, je demeure avec vous.

HEDWIGE l'embrasse.

Oui, tu es mon cher enfant, toi seul me restes.

(Elle va à la porte de la cour, et suit long-temps des yeux son mari et son fils.)

SCÈNE II.

Une contrée sauvage., entourée de forêts. Une cascade tombe d'un rocher.)

BERTHE en habit de chasse. RUDENZ la suit.

BERTHE.

Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ s'avance avec empressement.

Enfin, madame, je vous trouve seule. Ici, dans un désert environné par les abîmes, je n'ai aucun témoin à redouter. Mon cœur va rompre un trop long silence.

BERTHE.

Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas ?

RUDENZ.

La chasse est d'un autre côté. Maintenant, ou jamais, il faut que je profite de ce précieux instant ; il faut que j'apprenne la décision de mon sort, quand bien même il devrait pour toujours me séparer de vous. Oh ! que votre regard bienveillant ne s'arme pas de cette fierté sévère. Qui suis-je en effet, moi qui ose élever jusqu'à vous des désirs téméraires ? Moi, dont le nom n'est orné d'aucune gloire, je me place parmi ces brillans chevaliers illustrés par la victoire, qui recherchent votre main. Je n'ai d'autre titre qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, avec force et gravité.

Ose-t-il bien me parler d'amour et de fidélité, ce-

lui qui trahit ses devoirs les plus sacrés? (*Rudenz recule avec surprise.*) L'esclave de l'Autriche, celui qui se vend aux étrangers, aux oppresseurs de ses concitoyens!

RUDENZ.

Madame, dois-je entendre de vous un tel reproche? et quel autre que vous m'attire dans ce parti?

BERTHE.

Pensiez-vous me trouver dans le parti des traîtres? J'aimerais mieux accorder ma main à Gessler lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui se fait instrument de la tyrannie.

RUDENZ.

O Dieu! que me faut-il entendre?

BERTHE.

Eh quoi! quel intérêt peut être plus cher à un honnête homme, que ce qui touche ses concitoyens? Est-il un plus beau devoir pour un noble cœur, que de se faire le défenseur de l'innocence, le protecteur du droit des opprimés? Le cœur me saigne pour votre peuple; je souffre de ses maux; je le chéris. Ce caractère rempli de modération et de force lui a gagné mon âme, et chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous, que la nature et le devoir de chevalier leur donnaient pour défenseur nécessaire, vous les abandonnez, vous passez avec leurs ennemis, vous forgez les fers de votre patrie. Votre conduite m'offense et m'afflige, et, pour ne pas vous haïr, je fais violence à mon cœur.

RUDENZ.

Je n'ai fait que souhaiter le bien de mon pays.

Sous le sceptre puissant de l'Autriche n'eut-il pas joui de la paix ?

BERTHE.

Vous voulez préparer sa servitude ! Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste sur la terre ! Le peuple s'entend mieux que tout autre à son propre bonheur ; son propre sentiment le guide mieux que toute autre lumière. Ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ.

Ah ! madame, vous me haïssez, vous me mésestimez.

BERTHE.

Si je le faisais, je serais plus heureuse ; mais voir mépriser, voir digne de mépris celui qu'on aimerait le plus volontiers !

RUDENZ.

Ah ! Berthe, Berthe, en un instant vous me comblez d'un bonheur céleste, ou vous me précipitez dans un profond désespoir.

BERTHE.

Non, non, les nobles sentimens ne sont pas entièrement étouffés en vous ; ils sommeillaient seulement et je veux les éveiller. Vous vous êtes fait violence pour détruire en vous vos vertus naturelles ; par bonheur pour vous elles ont été plus fortes ; en dépit de vous-même, vous êtes toujours noble et généreux.

RUDENZ.

Ah ! puisque vous avez confiance en moi, par votre amour il n'est rien que je ne puisse atteindre.

vie ? à habiter ma patrie en vous donnant à moi ? L'envie que j'avais d'en sortir, n'était que le désir de vous obtenir ; je ne cherchais que vous en courant après la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour. Puisqu'il vous est possible de vous renfermer avec moi dans cette paisible vallée et d'y renoncer à l'éclat qui vous attendait, j'ai atteint le but de tous mes désirs ; les vagues d'un monde agité peuvent venir se briser contre les rivages tranquilles de ces montagnes. Je ne formerai plus aucun souhait inconstant pour une plus vaste carrière, et puissent ces rochers, formant autour de nous une impénétrable enceinte, ne laisser à cette vallée d'autre issue que vers le ciel et la lumière.

BERTHE.

Oui, maintenant vous êtes tel que mon cœur vous avait imaginé ; mon attente n'a point été trompée.

RUDENZ.

Adieu, vaine ambition qui m'avais séduit. C'était dans ma patrie que je devais trouver le bonheur ; c'est là où a fleuri mon heureuse enfance ; là je suis entouré de mille traces de mes plaisirs ; là les arbres et les fontaines sont vivans à mes yeux ; c'est ici, dans ma patrie, que tu consens à être à moi. Hélas ! je n'ai jamais cessé de la chérir ; je sens qu'elle eût manqué à tous les plaisirs que la terre pouvait m'offrir.

BERTHE.

Et où serait le séjour du bonheur si ce n'est dans un pays d'innocence ; ici, où habite l'antique bonne foi, où la perfidie n'a pas encore pénétré ? Jamais

l'envie n'y troublera la source de notre félicité, et nos jours y couleront clairs et sereins. Je vous vois ne perdant rien de votre propre dignité, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par des hommages sincères et libres, et plus grand qu'un roi au milieu de son royaume.

RUDENZ.

Et vous, je vous vois la reine de votre sexe, occupée par mille soins charmans à faire de ma maison le séjour d'un bonheur céleste, à embellir ma vie par votre grâce et vos charmes; et, pareille au printemps qui répand toutes ses fleurs, animer tout autour de vous.

BERTHE.

Voyez, ami, si je devais être affligée de voir qu'un tel bonheur fût détruit par vous-même? quel malheur pour moi s'il m'eût fallu suivre le sort de quelque orgueilleux chevalier, et vivre dans l'obscur château de quelque tyran. Ici il n'y a point de châteaux, aucune muraille ne me sépare de ce peuple que je voudrais rendre heureux.

RUDENZ.

Cependant comment m'affranchir? comment rompre les liens où je me suis imprudemment laissé enlacer.

BERTHE.

Il faut les rompre par une résolution forte et courageuse. Qu'est-ce après tout? tenez-vous à votre place naturelle au milieu de vos concitoyens? (*On entend la trompe dans le lointain.*) La chasse se rapproche; séparons-nous. Combattez pour votre

patric, vous combattrez pour l'amour. Songez que c'est un même ennemi qui nous opprime tous, c'est une même liberté qui doit nous affranchir tous :

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

Une prairie devant Altdorf. On voit des arbres sur le devant. Au fond du théâtre, le chapeau sur une perche. L'horizon est terminé par la chaîne du Bannberg. Les montagnes neigeuses s'élèvent au-dessus.

FRIESSHARDT et **LEUTHOLD** montent la garde.

FRIESSHARDT.

C'est bien vainement que nous veillons ici, il n'y passe personne; on ne vient pas saluer ce chapeau. Il y avait pourtant d'ordinaire autant de monde ici qu'au marché; maintenant que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la prairie est devenue déserté.

LEUTHOLD.

En dépit de nous, nous ne voyons ici que quelque misérable qui vient de temps en temps tirer son bonnet déguenillé; mais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens aime mieux faire un long détour autour du village, que de venir se courber devant le chapeau.

FRIESSHARDT.

Ils seront forcés de repasser ici à midi quand ils sortiront de la Maison-de-Ville; j'ai déjà manqué faire quelque bonne prise. Aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé qui revenait de voir un

malade, s'est aperçu de cela, il est venu se placer avec le Saint-Sacrement précisément devant ce mât; le sacristain a sonné sa cloche, tout le monde s'est mis à genoux, et moi aussi; mais c'est le Saint-Sacrement qu'ils ont salué et non pas le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes là comme au carcan devant ce chapeau; n'est-ce pas une honte pour un homme d'armes que d'être en faction sous un chapeau? Il n'y a pas un honnête homme à qui nous ne fassions pitié. Faire la révérence à un chapeau, il faut avouer que c'est une extravagante fantaisie.

FRIESSHARDT.

Et pourquoi ne pas saluer un chapeau, ne vous est-il pas arrivé souvent de saluer une tête sans cervelle?

(Hildegarde, Mathilde et Elisabeth, arrivent avec leurs enfans, et tournent autour du mât.)

LEUTHOLD.

Tu es un zélé et officieux valet, et tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Pour moi, salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux là-dessus et je ne vois rien.

MATHILDE.

Mes enfans, c'est le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH.

Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau, le pays n'en sera pas plus malheureux.

FRIESSHARDT les renvoie.

Hors d'ici ! allez-vous-en misérable troupeau de femmes, on n'a pas besoin de vous ici ; envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne.

(Elles s'en vont.)

(Tell paraît ; il tient son arbalète et donne la main à son enfant. Ils passent devant le chapeau sans le voir, et arrivent sur le devant de la scène.)

WALTHER, en montrant les montagnes du Bannberg.

Mon père, est-il vrai que dans ces montagnes le sang coule des arbres, lorsqu'on les frappe à coups de hache ?

TELL.

Qui t'a dit cela, mon enfant ?

WALTHER.

C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a un sort dans ces arbres, et que quand un homme leur a fait du dommage, sa main sort de la fosse après sa mort.

TELL.

Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu là-bas dans le lointain ces hautes montagnes blanches dont la pointe semble se perdre dans le ciel ?

WALTHER.

Ce sont les glaciers où l'on entend de si grands bruits pendant la nuit, et d'où tombent les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, et ces avalanches auraient depuis long-temps enseveli sous leur masse le bourg d'Altdorf, si les forêts qui sont là au-dessus, comme une garde fidèle de la ville, ne l'avaient préservée.

qui la lance. Ce droit que les paysans s'arrogent insolemment offense le seigneur suzerain de cette contrée. Nul ne doit y avoir d'armes que celui qui commande ; ainsi contentez votre envie, portez des arcs et des flèches, et moi je saurai vous choisir le but.

TELL saisit l'arbalète, et y place la flèche.

Écartez-vous, faites-moi place.

STAUFFACHER.

Comment, Tell, vous voulez... Non, jamais... vous frémissiez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL, laissant retomber l'arbalète.

Les objets semblent s'agiter devant moi.

LES FEMMES.

Dieu du ciel !

TELL, au gouverneur.

Épargnez-moi ce supplice. Voilà mon cœur, ordonnez à vos soldats de me donner la mort.

(Il présente sa poitrine.)

GESSLER.

Ce n'est pas ta mort que je veux, je veux que tu lances ta flèche ; tu es capable de tout. Tell, rien ne saurait t'épouvanter ; tu manies la rame aussi habilement que l'arc. Il n'est point de tempête qui t'effraie, quand tu as quelqu'un à sauver : maintenant, libérateur, délivre-toi à ton tour, toi qui secoues tout le monde.

(Tell demeure livré à une affreuse agitation ; ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche, et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvemens.)

WALTHER TELL, sous le tilleul.

Allons, mon père, tirez, je ne crains rien.

TELL.

Il le faut.

(Il rassemble ses forces, et s'apprête à tirer.)

RUDENZ, qui pendant ce temps-là a paru se contraindre et se faire violence, s'avance.)

Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus avant, c'en est assez; c'était seulement une épreuve, et vous avez atteint votre but. Une trop grande rigueur ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu finit par se briser.

GESSLER.

Taisez-vous, vous répondrez lorsqu'on vous interrogera.

RUDENZ.

Non, je parlerai, j'en aurai le courage; l'honneur de l'empereur m'est sacré. Une pareille conduite attirerait la haine universelle, et telle n'est pas la volonté de l'empereur. Oui, j'ose le soutenir; mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et vous excédez votre pouvoir.

GESSLER.

Comment, vous osez...

RUDENZ.

J'ai long-temps gardé le silence sur les vexations dont j'étais témoin, je fermais les yeux à ce que je voyais. J'ai contenu dans mon sein l'indignation dont mon cœur était soulevé; mais me taire plus long-temps, ce serait trahir à la fois et ma patrie et l'empereur.

BERTHE, se jetant entre le gouverneur et lui,

O dieux ! vous irritez ce furieux davantage encore.

RUDENZ.

J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais, en assurant à mon pays la protection de l'empereur, suivre le meilleur parti : le bandeau qui couvrait mes yeux est tombé. Je vois dans quel précipice j'étais entraîné. Vous aviez égaré mon âme confiante et abusé de la sincérité de mon cœur ; c'était donc la ruine de mes compatriotes que j'approuvais !

GESSLER.

Téméraire, de parler ainsi à ton seigneur !

RUDENZ.

L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout ; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore, même quand vous abusez de son pouvoir, je jetterais ici le gant devant vous ; et vous seriez tenu d'après la loi des chevaliers de me faire raison. Faites seulement un signe à vos gens ! Je ne suis pas sans armes comme ce malheureux peuple ; je porte une épée, et le premier qui m'approchera...

STAUFFACHER s'écrie.

La pomme est tombée !

(Pendant que cette scène se passait sur un des côtés du théâtre, et que Berthe se plaçait entre Rudenz et le gouverneur, Tell a lancé sa flèche.)

TELL, levant les bras au ciel.

Il est là-haut ton père, c'est lui qu'il faut appeler.

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien à ta femme de ta part?

TELL prend son fils avec tendresse dans ses bras.

Mon enfant a été sauvé; Dieu me secourra.

(Il s'éloigne rapidement, et suit les gens du gouverneur.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

TELL lui prend la main.

Que Dieu vous récompense du service que vous me rendez. Adieu. (*Il part, puis revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli; il me semble que l'on m'a dit votre nom?

LE PÉCHEUR.

Oui, j'y étais, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL.

Hé bien, faites-moi l'amitié d'aller à Burglen trouver ma femme, que mon sort doit désespérer; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÉCHEUR.

Où lui dirai-je que vous avez dirigé votre fuite?

TELL.

Vous trouverez chez elle son père et quelques autres qui ont juré avec vous au Rutli. Qu'ils soient contents et ranimés; Tell est délivré, et son bras n'est plus enchaîné. Bientôt ils apprendront quelque chose de moi.

LE PÉCHEUR.

Quel dessein médite votre courage? Dites-le-moi avec confiance.

TELL.

Quand cela sera fait, il en sera parlé.

(*Il part.*)

LE PÉCHEUR.

Va, Jenny, tu lui indiqueras le chemin; que Dieu l'assiste, et qu'il puisse accomplir ce qu'il a résolu.

(*Il s'en va.*)

STAUFFACHER, à Walther Furst.

Finira-t-il ainsi plongé dans un sombre chagrin? ne pourrons-nous pas rendre ses derniers momens plus sereins par quelque rayon d'espoir? Noble seigneur, revenez de votre abattement, nous ne sommes pas entièrement perdus, notre malheur n'est pas sans ressource.

ATTINGHAUSEN.

Et qui pourra vous sauver?

WALTHER FURST.

Nous-mêmes; écoutez-nous. Les trois cantons se sont donné parole de chasser les tyrans; l'alliance est conclue et un serment sacré nous a liés. Avant qu'une nouvelle année ait commencé son cours, nos desseins seront accomplis et votre cendre reposera tranquillement dans une terre de liberté.

ATTINGHAUSEN.

Ah! répétez-le-moi, l'alliance est conclue!

MELCHTAL.

A un même jour les trois cantons vont se soulever; tout est prêt, et jusqu'à cette heure le plus profond secret a été gardé, bien que plusieurs centaines de personnes le connaissent. La tyrannie marche sur un sol qui s'abîmera sous ses pas; les jours qui lui restent sont comptés, et bientôt on ne découvrira plus même ses vestiges.

ATTINGHAUSEN.

Mais les châteaux-forts qui dominent la contrée?

MELCHTAL.

Ils succomberont tous au même moment.

STAUFFACHER.

Comment ! le tyran aurait osé faire une pareille violence à une personne libre et noble ?

RUDENZ.

Mes amis, je vous ai promis du secours et je vais commencer par demander le vôtre. On a enlevé, on a saisi ma bien-aimée ; qui sait où ces misérables l'auront cachée ? à quelle violence ils auront osé se porter pour enchaîner son cœur par des liens détestés ? Ne m'abandonnez pas, aidez-moi à la délivrer, elle vous chérit, et elle mérite par son amour pour la patrie que tous les bras s'arment pour elle.

WÄLTHÉ FURST.

Que voulez-vous entreprendre ?

RUDENZ.

Le sais-je ? Hélas ! dans cette obscurité qui enveloppe son sort, dans les affreuses angoisses de mon incertitude, je ne sais m'attacher à aucune idée fixe ; une seule chose est claire dans mon âme, c'est que je ne pourrai la retrouver que sous les débris de la tyrannie renversée, et que nous devons attaquer les forteresses pour pénétrer dans la prison où elle est peut-être ensevelie.

MELCHTAL.

Venez, conduisez-nous. Nous vous suivrons. Pourquoi différer jusqu'à demain ce qui peut être tenté dès aujourd'hui. Quand nous avons fait le serment du Rutli, Tell était encore libre, et la tyrannie n'était pas encore parvenue au comble de l'horreur. Le

cœur ; prenez le temps comme il vient. Il est assez triste à présent ; c'est une raison pour saisir l'occasion de se réjouir. Ici l'on se marie ; ailleurs il y a peut-être des gens qui se font porter en terre.

TELL.

Et souvent l'on passe ainsi du plaisir au tombeau.

STUSSI.

Ainsi va le monde. Il y a assez de malheurs partout ; une partie du mont Ruiff s'est éboulée , et a enseveli la terre de Glaris.

TELL.

Eh quoi ! les montagnes elles-mêmes ? Tout s'écroule donc sur la terre !

STUSSI.

Ailleurs il se passe aussi des choses surprenantes. Je viens de voir un homme qui arrive de Bade : il m'a conté qu'un chevalier s'est mis en route pour aller voir le roi. En chemin un essaim d'abeilles s'est attaché à son cheval , et l'a tellement fait souffrir que l'animal est tombé mort ; et le chevalier est arrivé à pied chez le roi.

TELL.

Au plus faible même , il a été donné un aiguillon.

(Hermengarde arrive avec plusieurs enfans et se place au milieu du chemin creux.)

STUSSI.

On craint que cela n'annonce quelque grand malheur pour le pays , quelque événement triste et extraordinaire.

rait abîmé cent fois ; mais il y a des hommes sur qui le feu ni l'eau ne peuvent rien. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc a passé ce chasseur avec qui je parlais ?

(Gessler et Rodolphe de Harras, à cheval.)

GESSLER.

Dites-en ce que vous voudrez, l'empereur est mon maître, et je dois chercher à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter doucement ; il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si les paysans doivent être seigneurs de cette terre, ou si c'est l'empereur.

HERMENGARDE.

Voici le moment favorable, je vais me présenter à lui.

(Hermengarde s'approche avec crainte.)

GESSLER.

Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Uri par une vaine raillerie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple qui m'est connu depuis long-temps ; je l'ai fait placer pour qu'ils apprennent à courber devant moi leur tête et à ne plus la lever orgueilleusement. J'ai voulu, en élevant ce chapeau au milieu du chemin où ils sont forcés de passer chaque jour, et où leurs yeux en sont nécessairement frappés, leur rappeler leur seigneur dont ils perdaient le souvenir.

RODOLPHE.

Le peuple a cependant de certains droits.

GESSLER.

Qu'il n'est pas temps de discuter. De vastes résultats

HERMENGARDE se relève.

Au meurtre!... au meurtre!... il chancelle et s'évanouit; il a été blessé....

RODOLPHE saute de cheval.

Quel funeste événement! Dieu! seigneur chevalier, invoquez la miséricorde de Dieu. Vous êtes un homme mort.

GESSLER.

C'est la flèche de Tell.

(Il tombe de cheval dans les bras de Rodolphe de Harras, qui le dépose sur le banc de pierre.)

TELL se montre sur le haut du rocher.

Tu as reconnu d'où partait le coup; n'en soupçonne pas un autre que moi. Les chaumières sont délivrées, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne désoleras plus cette contrée.

(Il disparaît de dessus le rocher. Le peuple se précipite sur la scène.)

STUSSI.

Que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé?

HERMENGARDE.

Le gouverneur a été percé d'une flèche.

LE PEUPLE se presse en foule.

Qui est-ce qui a été frappé?

(Pendant qu'une portion de la noce est sur l'avant-scène, le reste est encore derrière sur la hauteur, et la musique continue.)

RODOLPHE DE HARRAS.

Il perd tout son sang. Tâchez de le secourir, poursuivez le meurtrier. Malheureux, il faut donc que tu périsses ainsi! pourquoi n'a-t-il pas voulu écouter mes avis?

MELCHTAL.

C'est Rudenz qui, avec une audace hasardeuse, s'est courageusement emparé de Sarnen ; et moi, j'ai la nuit dernière escaladé Rossberg. Mais apprenez ce qui est arrivé : nous avons déjà chassé les ennemis du château, et nous venions d'allumer avec transport un incendie dont les flammes s'élevaient au ciel, quand Diethelm, le page de Gessler s'est élancé en criant que la dame de Bruneck était en proie à la fureur du feu.

WALTHER FURST.

Juste Dieu !

(On entend les échafauds s'écrouter.)

MELCHTAL.

C'était dans ce lieu même qu'elle avait été secrètement renfermée par ordre du gouverneur. Rudenz s'élance désespéré ; déjà nous entendions le bruit des poutres qui s'écroutaient, et les cris de détresse de l'infortunée perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée ?

MELCHTAL.

Il fallait de la résolution et de la promptitude ; si Rudenz n'eût été que notre seigneur, nous n'eussions pas exposé notre vie pour lui ; mais il est notre confédéré, et Berthe a toujours honoré le peuple. Ainsi nous nous sommes courageusement, au risque de nos jours, précipités dans le feu.

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée ?

MELCHTAL.

Oui, elle l'a été. Rudens et moi nous l'avons emportée à travers les flammes, marchant sur des poutres qui s'abîmaient sous nos pas. Quand elle a été sauvée, et que, revenant à elle, ses yeux se sont levés au ciel, le baron s'est précipité dans mes bras, j'ai reçu ainsi son serment muet d'une alliance éternelle, à l'épreuve de tous les coups du sort, comme elle l'avait été de l'ardeur des flammes.

WALTHER FURST.

Où est Landenberg ?

MELCHTAL.

Dans les montagnes de Brunig. Si celui qui a rendu mon père aveugle, n'a pas été privé de la lumière, cela n'a pas dépendu de moi. Je l'ai poursuivi, je l'ai atteint dans sa fuite, et l'ai traîné aux pieds de mon père : mon épée était déjà levée sur sa tête, quand, implorant la miséricorde du pauvre vieillard aveugle, il a obtenu de lui le don de la vie : il a prêté un serment de bannissement ; il le tiendra et ne cherchera plus à revenir, car il a éprouvé la force de notre bras.

WALTHER FURST.

Il est beau à vous de ne pas avoir souillé de sang la pureté de cette victoire.

LES ENFANS traînent sur le théâtre les débris des échafauds.

Liberté, liberté !

(La trompe d'Uri se fait entendre avec force.)

WALTHER FURST.

Voyez quelle fête ; elle sera gravée dans le souvenir des enfans, jusque dans leur dernière vieillesse.

avons chassé les ennemis intérieurs, nous saurons bien repousser les ennemis du dehors.

RUODI.

On ne peut pénétrer dans cette contrée que par un petit nombre de passages; nous y ferons une barrière de nos corps.

BAUMGAREEN.

Nous sommes unis par les liens d'une alliance éternelle, et ses armées ne peuvent nous épouvanter.

(Le curé et Stauffacher arrivent.)

LE CURÉ.

Quelle terrible justice du ciel !

QUELQUES HABITANS.

Qu'est-ce ?

LE CURÉ.

Dans quel temps nous vivons !

WALTHER FURST.

Parlez, qu'y a-t-il ? Ah ! vous voici, seigneur Werner ! Que venez-vous nous annoncer ?

LES HABITANS.

Qu'est-ce donc ?

LE CURÉ.

Vous allez m'entendre avec surprise.

STAUFFACHER.

Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

LE CURÉ.

L'empereur vient d'être assassiné.

WALTHER FURST.

Juste Dieu !

(Les habitans se pressent en tumulte autour de Stauffacher.)

que canton veille sur ses frontières, l'antique Zurich a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant les meurtriers et plus encore ceux qui veulent punir le crime inspirent de crainte, car la reine de Hongrie, la fière Agnès s'approche, armée de la proscription; elle a abjuré la douceur de son sexe, et veut venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, sur leurs enfans et les enfans de leurs enfans, et même sur les pierres de leurs châteaux; elle a juré d'immoler des générations entières sur le tombeau de son père et de se baigner avec délices dans le sang.

MELCHTAL.

Sait-on où les assassins ont dirigé leur fuite ?

STAUFFACHER.

Aussitôt après le crime ils ont fui par des chemins différens, et se sont séparés pour ne plus se revoir sans doute. Le duc Jean doit errer dans les montagnes,

WALTHER FURST.

Ainsi leur attentat leur sera inutile. La vengeance ne rapporte aucun fruit; elle se dévore elle-même avec effroi; elle n'a d'autre joie que le meurtre, et la cruauté est le seul de ses désirs qui soit assouvi.

STAUFFACHER.

Le crime ne sera d'aucun profit aux assassins, mais nous recueillerons d'une main pure les fruits heureux de ce sanglant attentat. Nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de notre liberté est tombé, et l'on

fans, rentrez; chère Hedwige, éloignez-vous. Ah! malheureux! vous seriez...

HEDWIGE.

Qui est-il?

TELL.

Ne me le demande pas. Va va; tes enfans ne doivent pas entendre; sors de la maison, éloigne-toi; tu ne peux rester sous le même toit que lui.

HEDWIGE.

Ah! quel malheur! Qu'y a-t-il donc? venez.

(Elle sort avec ses enfans.)

TELL, au moins.

Vous êtes le duc d'Autriche. Oui, c'est vous, c'est vous qui avez frappé l'empereur, votre oncle et votre souverain.

JEAN LE PARRICIDE.

Il m'avait ravi mon héritage.

TELL.

Vous avez assassiné votre oncle, votre empereur, et la terre ne tremble pas sous vos pas, et le soleil ne vous refuse pas sa lumière!

JEAN LE PARRICIDE.

Tell, écoutez-moi, avant que de...

TELL.

Dégoûtant du sang d'un souverain, d'un père, comment oses-tu souiller ma demeure de ta présence? comment oses-tu porter tes yeux sur un honnête homme et réclamer de lui l'hospitalité?

JEAN LE PARRICIDE.

J'espérais trouver plus de commisération chez

HEDWIGE.

Quel est-il?

TELL.

Ne le demande pas ; quand il partira , détourne
tes yeux et ne remarque pas la route qu'il prendra.

(Le parricide s'approche de Tell avec une vive émotion. Tell lui fait signe de la main et sort. Après que chacun s'est éloigné d'un côté différent, la scène change.)

SCÈNE III.

Le fond de la vallée où est située la maison de Tell ; le coteau est couvert de paysans qui forment un groupe. D'autres arrivent en suivant un sentier qui descend des hauteurs vers le Schaken. Walther Furst et les deux enfans, Melchtal et Stauffacher s'avancent , et quelques-uns se pressent autour d'eux. Lorsque Tell paraît , ils l'accueillent avec des cris de joie.

TOUS.

Vive Tell ! notre sauveur , notre libérateur !

(Pendant que les uns entourent Tell et l'embrassent , Rudenz et Berthe paraissent. Rudenz embrasse les paysans , et Berthe embrasse Hedwige. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après Berthe s'avance au milieu du peuple.)

BERTHE.

Habitans confédérés , admettez-moi dans votre éternelle alliance. Moi , qui la première ai eu le bonheur de trouver assistance sur cette terre de liberté , je confie mes droits à vos puissantes mains : voudrez-vous me protéger comme votre concitoyenne ?

LES HABITANS.

Oui , nous vous secourrons de nos biens et de notre sang.

